

Entretien avec Dusan Makavejev

Thierry Horguelin

Volume 5, numéro 1, 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34412ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Horguelin, T. (1985). Entretien avec Dusan Makavejev. *Ciné-Bulles*, 5(1), 18–21.

Montenegro



Thierry Horguelin

« **Je tourne la fiction avec un esprit documentaire.** »

■ Mais qu'est-ce qui fait courir Dusan Makavejev ? Quelles obscures raisons l'obligent, depuis **WR - Mysteries of Organism**, son dernier film yougoslave, de réjouissante mémoire, à réaliser ses films aux quatre coins du globe ?

Au départ, tout est sans doute une question d'argent et on sait le temps qu'il a fallu pour monter financièrement **Coca-Cola Kid** : entre la découverte des nouvelles de Frank Moorhouse qui ont inspiré le scénario et la sortie du film, dix ans se sont écoulés (avec entre-temps, le tournage et la sortie de **Montenegro**). Mais cette bougeotte perpétuelle qui pouvait n'être qu'une nécessité acceptée de mauvaise grâce, Makavejev s'en accommode fort bien. Son cinéma, toujours avide de nouveaux paysages et de matériel brut, en a presque besoin. **WR - Mysteries of Organism** et **Sweet movie**, collages faits d'éléments les plus disparates, sont là pour le prouver. Aujourd'hui, tout le monde, à commencer par son auteur, s'accorde sur la déception relative de **Coca-Cola Kid**, film léger, agréable mais sans plus, qui démarre plutôt bien mais s'égare par la suite. Dusan Makavejev semble cependant moins peiné d'avoir dû renoncer à la construction fragmentaire des récits de Moorhouse, tout à fait en accord avec sa manière, pour faire plaisir à ses producteurs, que de n'avoir pas pu impré-

gner son film de l'Australie - pays qui l'a emballé - autant qu'il l'aurait voulu.

De la même façon, dans **Coca-Cola Kid**, Becker (Eric Roberts, excellent), cadre de choc parachuté par Coca-Cola pour mettre au pas la filiale locale de la compagnie, refuse jusqu'aux deux tiers du film de succomber au charme indiscret de sa secrétaire (Greta Scacchi, très bien aussi) et de l'Australie.

Du coup, on comprend que Makavejev s'intéresse peut-être moins à la satire de l'impérialisme américain, menée ici de façon souriante, qu'à une petite souris en équilibre sur un lacet de chaussure (amusante scène du film). Et qu'il s'attache d'abord à saisir avec fraîcheur de brefs instants incongrus qui ne sont pas là pour faire avancer le scénario, mais pour le simple plaisir d'y être comme de purs moments de cinéma.

Ciné-Bulles : Comment êtes-vous devenu réalisateur ?

Dusan Makavejev : Plus jeune, je voyais beaucoup de films et je lisais des bandes dessinées, comme tout le monde. Puis, étudiant, j'ai fait des courts métrages et ensuite des documentaires, jusqu'à mon premier long métrage, **L'homme n'est pas un oiseau**.

Ciné-Bulles : Est-ce que vous voyez encore beaucoup de films ?

Dusan Makavejev : J'essaie, mais je n'arrive pas à en voir autant que je voudrais. Par contre, je lis beaucoup les journaux et c'est pour moi une très grande source d'inspiration.

Ciné-Bulles : Qu'est-ce qui vous amène à tourner dans divers pays ? Est-ce par goût ou pour des raisons financières ?

Dusan Makavejev : Les deux. Déjà on avait tourné une partie de **WR - Mysteries of**

Organism à l'extérieur de la Yougoslavie, aux États-Unis. Pour les films suivants, ce fut d'abord par nécessité, à cause des circonstances. Je tourne des films où je peux les tourner. De toute façon, je ne pense pas qu'aujourd'hui un réalisateur soit obligé de rester enfermé à l'intérieur de ses petites frontières.

Ciné-Bulles : Vos films parlent justement du choc des cultures, du choc des modes de vie.

Dusan Makavejev : Oui, oui (rires), selon moi, c'est là que tout se révèle.

Ciné-Bulles : Est-ce que le fait de tourner en Suède ou en Australie apporte quelque chose de plus que ce que vous aviez prévu au scénario et au style du film ?

Dusan Makavejev : Pour **Coca-Cola Kid**, pas autant que je l'aurais voulu, parce que l'équipe était trop grosse. J'ai beaucoup aimé l'Australie. C'est un pays encore sauvage. Par exemple, quand nous tournions les scènes de l'Anderson Valley, nous étions installés à flanc de montagne, au-dessus d'une vallée, et il y avait des nuages qui se formaient en dessous de nous. Et très tôt le matin, nous voyions ces nappes de brouillard se former et s'élever dans l'air vers nous et monter comme un voile qui s'évapore. Cela durait quelques secondes seulement, ce sont des moments un peu magiques qui sont très difficiles à attraper parce qu'il faut que l'équipe se mette presque dans l'esprit du documentaire, et c'est une chose à peu près impossible à demander sur un tournage de fiction, parce que tout le monde est complètement mobilisé par l'histoire qu'on raconte. Personne ne prend le temps de regarder la réalité autour. Moi au contraire, plus l'histoire est irréaliste, plus je cherche à équilibrer le film avec des moments vrais. Et c'est aussi plus difficile avec une grosse équipe de changer les horaires réglementaires, de décider par exemple de se lever

Entretien avec Dusan Makavejev

une heure plus tôt pour installer la caméra à temps pour filmer le brouillard à l'aube.

Ciné-Bulles : Vous préférez tourner avec une petite équipe ?

Dusan Makavejev : Oui, sûrement, enfin une équipe normale. Cela permet d'avoir plus de mobilité et de pouvoir bouger sur le terrain, de profiter de l'endroit où on se trouve.

Je regrette de n'avoir pas pu le faire suffisamment pour **Coca-Cola Kid**.

Ciné-Bulles : Pour cette raison, avez-vous trouvé difficile de tourner aux États-Unis ?

Dusan Makavejev : Non, puisque **WR - Mysteries of Organism** était une production indépendante. Le film a été principalement tourné en Yougoslavie.



Coca-cola Kid

Ciné-Bulles : Qu'est-ce qui vous a plu dans le livre de Frank Moorhouse, *America's Baby* ?

Dusan Makavejev : L'atmosphère, et puis le récit, très discontinu, beaucoup plus éclaté que mon film. Je voulais garder cette construction, mais le producteur n'a pas voulu, et il a fallu opter pour la forme du conte.

Ciné-Bulles : D'où le côté un peu caricatural ?

Dusan Makavejev : Non, tout le monde parle de caricature, mais il y a beaucoup de moments vrais dans mes films. Dans *Montenegro*, il y a par exemple cet homme avec un couteau planté dans la tête qui sourit pour la photo de famille. Dans *Coca-Cola Kid*, les scènes avec les animaux, la souris, le kangourou, les scènes avec la petite fille sous la douche sont vraies parce qu'elles ne sont là que pour elles-mêmes. Elles ne cachent rien. Alors le mot caricature est peut-être juste, mais un peu trop fort. Moi, j'aime juste un petit peu de maquillage... Ce qui m'intéresse, c'est le moment où le maquillage s'étire et laisse voir la peau, quand l'apparence se change en réalité. Je tourne la fiction avec un esprit documentaire. Le *Coca-Cola Kid* est un personnage fabriqué, mais dans la scène de lit, avec les plumes, il y a un tout petit moment où il vacille et où il devient humain. Après, pas besoin de montrer la copulation, l'essentiel est dans le moment qui précède quand le personnage bascule.

Ciné-Bulles : Vos films sont comme des fables dont on n'arriverait pas à tirer une seule morale. Même la morale est frappée de dérision.

Dusan Makavejev : Il n'y a jamais une seule morale. Il y a toujours plusieurs niveaux d'interprétation. Je me souviens du *Petit Chaperon rouge*. Dans l'histoire du loup qui mange le petit chaperon et la grand-mère, il y a l'image cachée de la grossesse doublée de la vieille peur masculine du vagin denté

(la gueule du loup). Toute la sexualité se trouve là.

Ciné-Bulles : D'ailleurs le sexe est omniprésent dans vos films. Dans *WR - Mysteries of Organism*, le sexe est le vrai fondement des idéologies et des révolutions. Dans *Coca-Cola Kid*, Becker cache sa peur des femmes derrière la froideur du jeune cadre dynamique, et Terri est une écervelée qui ne pense qu'à coucher avec lui.

Dusan Makavejev : Il y a cela et autre chose. Le plus dur est de rendre toutes les facettes de la fable en même temps.

Ciné-Bulles : Vous renvoyez dos à dos l'impérialisme de Coke et celui de McDowell, des concurrents qui ne valent pas mieux l'un que l'autre.

Dusan Makavejev : Ils sont tous les deux à l'extérieur, aucun n'est au centre du film. Le centre du film, c'est la femme et la petite fille, parce qu'elles sont authentiques. C'est vers elles que l'homme revient à la fin.

Ciné-Bulles : Vous finissez vos deux derniers films de façon assez gênante avec un intertitre qui semble toujours gratuit ou plaqué...

Dusan Makavejev : C'est exactement comme la dernière phrase d'un conte qu'on raconte pour endormir un enfant. L'histoire est finie, mais l'enfant n'est pas tout à fait endormi encore, alors on dit quelques mots sans rapport avec l'histoire, juste pour ne pas qu'il se réveille. Mais cela n'a aucune importance.

Ciné-Bulles : Sauf que les contes sont assez dramatiques et le mot de la fin plutôt optimiste. Au contraire votre dernier film est assez léger et la dernière phrase : « Et le lendemain, une nouvelle guerre commençait... »

Dusan Makavejev : Oui ! (Rires) ■



« J'ai toujours eu l'impression quand j'utilisais un matériau documentaire, de l'utiliser comme de la fiction d'une étoffe différente. Dès que quelque chose est sur l'écran, cela devient du cinéma et tout appartient à la même famille. » (Dusan Makavejev, *Positif*, juin 1974, n° 160)